

et deux heures du matin. En vain la petite dame maquillée qui trotte menu sur l'asphalte, étalant sa jupe tapageuse, chante avec le vieux Panard, de joyeuse mémoire :

Comme les fleurs de mon jardin,

Je prends racine où l'on m'arrose;  
elle n'est lorette, elle n'est biche que tant qu'elle grignote, s'agite et se farde, babille, s'habille et se déshabille sur ce point de Paris qu'un œil exercé, un œil parisien peut seul limiter, mais qui se reconnaît à ce cachet tout particulier de débraillage qui lui impriment ses habitantes de passage. La lorette se transforme donc en émigrant; elle s'élève ou elle s'abaisse, devient une dame aux camellias si elle oblique vers la rue du Helder ou vers la rue Bellefont, une demoiselle-omnibus si elle côtoie l'ancienne barrière. Nous ne parlons pas de celles qui se retirent de l'arène et deviennent au hasard somnambules extralucides, proxénètes, balayeuses ou vicomtesses. Et voilà justement où il faut distinguer, si l'on ne veut point s'exposer à recevoir en pleine face un écrasant « Monsieur ! » ou un dédaigneux « J'ai trouvé mauvais ! » faute d'avoir su dire le vrai mot de la situation.

L'auteur du *Nouveau Paris* a donné quelques détails sur les mœurs du pays des lorettes, pays plein de tentations pour les jeunes imbéciles amoureux de Mlle Tout-le-Monde, plein d'attrait pour les vieux libertins avides du fruit défendu; pays où le lycéen attardé, le provincial timide, le célibataire ennuyé écoutent avec des troubles profonds des symphonies faites de soie froissée, de pianos surmenés et de petits rires aigus. « La plupart des propriétaires aiment les situations nettes, dit M. de la Bédollière. Ils louent leurs appartements à des célibataires ou à des gens mariés; mais ils se soucient médiocrement d'héberger des gens qui ne sont ni l'un ni l'autre. Cette exclusion n'est pas dictée par excès de scrupules, par une passion désintéressée pour la moralité publique. Seulement, la femme légère reçoit de nombreux visiteurs qui salissent les escaliers; elle veille, rentre tard, donne des soupers qui dégénèrent en orgies, et quelquefois s'asphyxie ou se jette par la fenêtre; c'est compromettant pour la maison. Il est pourtant des circonstances où les propriétaires remplissent le rôle du héros de la fable; la pénurie les contraint à ne dédaigner personne. Dans un quartier neuf, dont le public hésite à prendre la route, comment choisir ses locataires? L'aubergiste d'un chemin de traverse n'est-il pas dans la nécessité d'ouvrir ses portes à quiconque se présente? Ainsi firent les propriétaires du quartier Notre-Dame-de-Lorette. Chevaleresques malgré eux, ils donnèrent l'hospitalité à des femmes proscriètes, qui, bravant les rhumatismes, voulaient bien essayer les platres. Dès qu'elles furent en possession du quartier, d'où leur turbulence éloignait le bourgeois paisible, elles n'en sortirent plus. De cette façon se perpétua cette colonie joyeuse, insouciant, désordonnée, et qui paye ses termes avec la plus régulière irrégularité. Les recrues de cette colonie sont des jeunes filles pauvres, auxquelles le travail répugne, et qu'une première faute jette en dehors de la vie normale. Pour qu'une d'elles reçoive ses lettres de naturalisation dans le pays des lorettes, il lui suffit de rencontrer un homme amoureux et riche; il n'est pas nécessaire qu'il soit jeune. La voilà à la tête d'un mobilier, d'un cachemire du Bengale ou du département de la Seine, et d'une garde-robe passable. Le donateur est un agent de change, un avoué, un notaire, un rentier, un fonctionnaire public, auquel ses occupations, ses affaires, ses devoirs de famille ne permettent pas d'être assidu auprès de sa bien-aimée. Est-il surprenant qu'elle coure après les distractions; que la patience et la liberté du monsieur se lassent, et qu'un beau jour la dame reste seule avec son déshonneur, son mobilier et ses toilettes? Dès lors commence pour elle l'existence aventureuse. Sans avoir de lanterne et sans tenir autant que Diogène à la qualité; il faut qu'elle aille à peu près chaque jour chercher ce que le philosophe cynique cherchait dans les rues d'Athènes. L'incroyable paresse, l'ignorance, l'inaptitude à tout métier honnête, l'absence de tout sens moral, la poussent sur la voie publique. Comme le disent crûment les ouvriers qui la regardent passer, et qui ne la considèrent pas, elle est entretenue par le général Macadam. » Ajoutons que quelquefois elle trouve plus simple ou plus commode d'aller à la préfecture de police réclamer un permis de circuler; mais c'est l'exception. Gavarni a saisi sur le vif une de ces malheureuses aux prises, dans la rue, en plein Bréda, avec une ancienne compagne de plaisir. Celle-ci, que la fortune n'a point encore abandonnée, fière de son chapeau à plumes, de son cachemire, de son manchon, de tous ses oripeaux, s'écrie : « Mais, au moins, moi ! je ne suis pas numérotée... comme un fiacre ! » A quoi l'autre, qui s'y connaît, riposte sans sourcilier : « Parce que c'est sous remise et que ça roule au mois ! » En voilà plus qu'il n'en faudrait pour trahir les hontes et les misères d'une vie parfois si brillante en apparence. En effet, en haut comme en bas de l'échelle, prostitution est le mot qui les marque au front, toutes ces malheureuses, et qui fait que leur voix est ou deviendra rauque, que leurs yeux s'éraillent et qu'elles tomberont de chute en chute à l'égout et à l'hôpital.

Cependant il est l'heure où le gaz s'apprête à inonder le boulevard. « As-tu quel'un ? » demande d'une fenêtre à l'autre la voisine à la voisine ? — Non. — Viens, ma chère, nous soupons à la Maison-d'Or, et il m'a promis d'amener un de ses amis... un agent de change ! Mais celles qui n'ont ni voisine ni personne, comment dîneront-elles ? à trente-deux sous, à trois francs ou à deux louis ? tel est le problème, à résoudre... Et puis la crémière à qui il est dû exige un acompte pour le lendemain. Laissons parler le *Nouveau Paris* : « Dans l'après-midi, la lorette se maquille, se peint les sourcils et les paupières, se couvre le visage et les épaules de poudre de riz, et accumule sur ses mains une multitude de cosmétiques. Elle tient à prouver, par la blancheur aristocratique et l'irréprochable pureté de ses doigts effilés, qu'elle n'a jamais marié l'aiguille, sarclé, ou lavé des assiettes. La prétention de cette femme, qui vous est inconnue quand vous l'invitez à dîner et que vous tutoyez au dessert, est de vous faire croire qu'elle a été initiée dès son enfance au bon ton et aux belles manières. La plupart savent à peine lire; quelques-unes seulement appartiennent à des familles ruinées par la mort de leur chef, par une faillite, par des circonstances imprévues, et ont été élevées aux Oiseaux ou à Saint-Denis. Toutes posent en femmes distinguées, et il n'est pas rare qu'elles se parent de la particule nobiliaire malgré la loi contre l'usurpation des titres. Leur premier amant était un sénateur : auraient-elles cédé sans cela ? Elles n'ont dans leur clientèle que des comtes, des marquis, des diplomates; elles souperont avec une des légations. »

Vous connaissez le mot fameux des révolutions : « Les faubourgs descendent ! » C'est entre cinq et six heures du soir que le quartier Bréda descend. La lorette, ou plutôt la biche, ou, si vous le préférez, la cocotte, a mis toutes voiles dehors; noircie, rougie, blanchie, pimpante et parée comme une frégate en un jour de branle-bas, elle file je ne sais combien de nœuds à l'heure, à la garde de Dieu, priant qu'il lui donne vent en poupe; c'est l'instant, ne l'oublions pas, où les marins, sur les navires de l'Etat, entreprennent le grand quart; la biche leur en remontrerait sur ce point. Sa vitesse est mesurée; au besoin, elle s'arrête devant un étalage, penche à droite ou à gauche, s'établit en croisière, rame des pieds et des coudes, prend à la remorque, amène pavillon, accoste, envoie une bordée, suit le courant, sonde le fond, exécute mille manœuvres jusqu'à ce qu'elle ait relevé (elles disent *levé*) un homme mûr espalme dans le grand genre, ou un jeune monsieur, gréé en gandin, suivi, goudronné, galipoté, flambant tout dehors. « Voile ! lorettes; voile ! biches mes amies, semble-t-elle dire aux golettes et chaloupes coiffées à la benoîte qui nagent dans ses eaux. Voile ! voile ! » Le grappin est jeté : la lorette dinera; branle-bas de combat. Rien n'est plus triste. Celle-ci fait la délurée, mais sans pouvoir se débarasser d'un reste d'innocence ou de décence native; celle-là affecte une fausse grossièreté qui a quelque chose de sinistre. L'une jouera la retenue, le sentiment; l'autre se montrera carrément ce qu'elle est, épicière son langage, fera saillir ses hanches et allumera son œil effronté. La dame a du premier coup deviné les goûts, les penchants, disons le mot, les vices de l'amateur jeune ou vieux, et, selon le cas, elle aura du *chic* ou du *chien* : il faut bien qu'elle gagne son argent. D'ailleurs, si le monsieur n'est pas reconnaissant de tant d'efforts, s'il lésine, elle le lâche au dessert et lui dit au besoin, oubliant subitement qu'elle est veuve d'un général ou proche parente d'un sénateur : « Tu peux t'foutiller, bonsoir ! » C'est le mot de la fin. Le monsieur, que son gros ventre empêche de courir, reste ébaubi, et l'ange rêvé, déployant de nouveaux ses ailes, va demander au boulevard de lui prêter un cavalier pour le Casino. La biche veut bien tout permettre, mais on ne la lui fait pas. Cette biche veut un daim, un daim cossu, au gousset garni et qui paye largement les complaisances qu'on peut avoir. Peu importe qu'il soit brun ou blond, gris ou chauve, petit ou grand, gros ou mince, négociant en quincaillerie ou ambassadeur du Maroc. Ce qu'elle pourchasse avec une sorte de fièvre, c'est un porte-monnaie; elle n'a pas assez de dédain pour lui quand il est vide : en toute occasion, le mâle importe peu à cette femme; elle sait par expérience que les hommes se suivent et ne se ressemblent pas, mais que les pièces de cent sous valent toutes cinq francs, d'où qu'elles viennent. Les hommes, elle les méprise, elle a presque de la haine pour eux, ces *patrons* qui la font travailler et plus ou moins bien vivre; pourqu'elle est-elle venue au monde fille de portier et non avec cent mille livres de rente, elle qui a des ongles roses, une oreille fine et un pied mignon ? Aussi « A bas les hommes ! guerre aux châtélaines, à ces voleuses de cœurs... et de truffes, et de champagne, et de diamants, et de cachemires ! » D'ailleurs, l'excès devenu le besoin de chaque jour, le plaisir transformé en labeur, l'ennui que procure la fatigue des nuits sans sommeil et l'éternelle grimace de l'amour, tout cela est bien fait pour lui faire sentir combien le poids de la paresse est lourd à porter; aussi rêve-t-elle, au milieu de ses désordres, un *amant de cœur*. Celui-ci, pas plus que les autres, n'est aimé d'elle; seulement il flatte son orgueil; c'est lui qui, à son ordre,

l'accompagne au spectacle, la mène au bois de Boulogne, aux courses de Vincennes, la sort enfin, moyennant quoi il la bat le plus souvent, met ses bijoux en gage et dévore avec elle ce que l'entrepreneur en titre, le *monsieur sérieux*, prodigue dans ses visites. Il est une variété de ces drôles qui a reçu dans ces dernières années le nom de *flanelles*; qu'est-ce qu'une flanelle ? Un chroniqueur, qui se cache sous le pseudonyme de Massé, va nous l'apprendre dans quelques lignes datées du 5 août 1859 : « C'est une variété de gandin. Le gandin est celui qui n'a d'autre état que de flâner sur le boulevard de Gand. La flanelle est un fils de famille qui, né du sexe masculin, à force de flâner chez les femmes, dans une atmosphère de poudre de riz et de patchouli, a quasi perdu son sexe. Signes caractéristiques : la flanelle a de dix-huit à vingt et un ans. Elle demeure chez ses parents, qui la nourrissent, la logent, lui payent ses notes chez le tailleur et, de temps en temps, glissent un louis dans le gousset de ses gilets neufs. Cette pauvreté élégante réduit la flanelle à manger dans les boudoirs son pain sec à la fumée des amours d'autrui. Il y a plus d'un point de ressemblance entre les gandins-flanelles et les gilets de flanelle. Des uns et des autres il faut changer souvent. Les uns et les autres, s'ils sont de la bonne espèce, sont garantis irrécouvrables. Rendez donc plus étroit qu'il n'est l'esprit d'un parfait gandin ? Ceux-ci boivent la sueur, et ceux-là les humiliations. Le tissu des plus beaux gilets, qualité supérieure, n'a pas plus de moelleux, plus de souplesse que le caractère de la flanelle à deux pieds, ce *patito* de troisième catégorie. On s'habille devant lui sans plus de gêne que s'il faisait partie des affluents de madame. Survienne la visite d'un homme sérieux; vienne à être gênante, compromettante peut-être, la présence de l'éternel gandin-flanelle; vite, pliez-le, serrez-le, Julie, dans l'armoire du cabinet de toilette ou dans un des tiroirs de la commode ! Il est fait à ce métier-là, comme le gilet le plus docile. » Par toutes ces causes, l'*amant de cœur* est aussi insupportable, aussi méprisé que... l'autre ou les autres... Quant aux affections de la famille, on conçoit aisément ce qu'elles doivent être au quartier Bréda. Quand ce n'est pas la malédiction paternelle qui pèse sur la malheureuse, c'est une exploitation en règle de ses charmes par un père, par une mère (on a honte de le dire). Le plus souvent, dans ce dernier cas, la mère fait le ménage de sa fille et s'esquive quand besoin est, ou fait la sourde oreille; elle lui sert de chaperon, et par sa présence donne une plus-value à la demoiselle. Quand elle l'envoie au marché, la fille lui dit : « Tiens, m'man, v'là un louis, et n'me carotte pas. » Le père se laisse boucher les yeux par une pièce de cent sous et va se griser avec le portier de sa fille ou avec son cocher, quand elle en a un. On connaît ce croquis du *Charivari*. Une lorette de haute volée appelle son groom : « Je vous ai sonné trois fois, Robinson ! — J'étais là, madame, en bas... au coin... Même que je prenais un canon nous deux monsieur le papa de Madame. » La famille n'a donc pas plus de part que l'homme dans le cœur de ces bohèmes du plaisir, que le plaisir laisse toujours insoufflé. La toilette, le jeu, la table, les promenades dans la rue ou les courses au bois ne satisfont point le cœur, quelque peu exigeant soit-il. Après avoir navigué durant quelques années dans les eaux de Cythère, elles finissent par aborder à Lesbos; elles rêvent pour leurs sens émoussés des joies nouvelles, étranges, impossibles, et elles les cherchent hors la nature, dans un vice infâme qui est le dernier mot de la dégradation, vice fort commun parmi les courtisanes, et qui les ronge, et qui les tue, et qui leur communique toutes les jalousies, toutes les colères, toutes les tortures dont elles ont ri chez tel vieillard ou chez tel adolescent : le cœur en se déplaçant a produit un monstre. Ni mâle ni femelle, qu'est-ce donc ? Un objet de dégoût, même pour les adorateurs d'hier.

Nous l'avons vu, quelle que soit l'origine de l'habitant du quartier Bréda, ses désirs tendent vers le même but : être richement entretenue. Beaucoup sont condamnées à végéter dans les maisons meublées du passage Laferrière, de la rue Neuve-des-Martyrs, de la rue de Bréda; dans ce cas, elles sont cent fois plus à plaindre que celles dont la police estampille le honteux trafic; ces dernières, après quelques années d'ignoble misère, meurent à l'hôpital usées, rongées, hideuses. Et pourtant il est rare qu'elles n'aient pas eu, elles aussi, leur quart d'heure de vogue. Vous les avez rencontrées au moins une fois sur les boulevards, dans les passages, aux Champs-Élysées, à Longchamps et partout où les oisifs vont briller; vous les avez vues établies dans des voitures découvertes, d'où débordaient outrageusement leurs crinolines et leurs volants; elles sont descendues bien vite au rôle de planton à la porte de ces cafés dont l'aménagement admet les consommations extérieures, puis au rôle de *marcheuses* sur le trottoir; elles ont hanté ensuite les crémeries et les brasseries, la gargote et les barrières, passant successivement de main en main, barytonnant leurs voix à tous les contacts et à toutes les orgies, dégringolant du banquier au rapin, du rapin au clerc d'avoué, au commis, au premier venu, à tout le monde, au perruquier qui la coiffe et au cocher qui la mène. Celui qui écrit ces lignes vit un jour

une certaine demoiselle fort à la mode trôner en ses plus éloquentes atours dans une caleche à la Daumot menée par deux autres demoiselles non moins à la mode, faisant office de postillons, et ainsi habillées ou plutôt déshabillées : bottes à revers, culottes collantes, chemisettes en dentelles, toques en velours noir. Cette demoiselle fait aujourd'hui le ménage de ses deux anciens postillons, qu'un *sort cruel* réduit au plus affreux métier. Quant à elle, cette ressource même lui est ôtée, car la débauche lui a rongé une partie de ce gracieux visage qu'un prince indien escomptait à raison de 10,000 fr. par mois. Un invalide sans bras l'entretien de tabac à priser et lui conte ses batailles; chaque matin, elle tue le ver en buvant le *sacré chien* que lui offre ce héros, et dit que ça console.

Un petit ouvrage, publié en 1855 par M. V. Rozier, les *Bals publics à Paris*, contient quelques détails sur la lorette : « Arrivée au faite de la hiérarchie, elle habite tout ce quartier compris entre le faubourg Montmartre et la Chaussée-d'Antin, s'étendant des boulevards aux barrières Blanche et des Martyrs; tantôt elle demeure au quatrième étage, puis elle redescend au deuxième pour remonter au cinquième; tantôt elle habite la rue de Douai; elle change avec la rue Drouot; rarement elle reste plus de trois mois dans le même logement. Sa demeure, c'est le thermomètre de sa fortune, qui monte et qui descend très-rapidement. Quand il descend très-bas, elle vend ses meubles et se loge en garni, mais non dans un hôtel. Le quartier du Faubourg-Montmartre regorge de providences habillées en femmes mûres, qui font métier de louer des chambres à ces dames. Leur rôle est assez étendu, et le loyer coûte cher. Mais elles sont si utiles ! Elles savent écarter les gens qui ne doivent pas entrer, flatter ceux qui viennent en pure perte à l'heure indiquée, trouver un alibi, rendre un compte exact et toujours extrêmement favorable de leur pensionnaire, défendre ses intérêts partout où il est nécessaire, lui trouver de la toilette lorsque la toilette ne vient pas seule ou qu'elle ne sait pas elle-même la trouver. La femme méprise celle qui lui rend de si grands services; elle est destinée à jouer plus tard un rôle semblable. Ces mégères savent faire valoir les services rendus. Elles fatiguent la femme; incessamment tracassée de cette domination qui pèse sur elle, elle veut être libre, elle n'est pas libre. C'est donc au plus tôt qu'elle se procure des meubles pour recouvrer sa liberté. Mais comme elle sait qu'un jour ou l'autre son ancienne hôtesse pourra lui rendre de nouveaux services, elle la quitte en amie : après trois années de cette vie, il en est peu qui n'aient pas usé deux ou trois mobiliers. Un moment, elle est très-misérable : elle vend ses meubles, ses effets, ne conserve plus qu'une toilette. Et tout à coup on voit pleuvoir des lettres d'invitation à une grande soirée qu'elle donne pour l'inauguration de son nouveau salon dans la rue La Rochefoucauld ou bien rue Neuve-Saint-Georges. Le mot de cette énigme est facile à trouver. Elle s'est entendue avec un marchand de meubles, qui a loué un appartement à son nom; tout lui appartient, et il ne peut rien perdre : les 400 fr. qu'il a fait verser l'indemniseront du loyer qu'il a payé. Il sous-louera le logement au bout d'un mois, en chassant sa débitrice de chez elle, ou plutôt de chez lui, si elle ne l'a pas payé à cette époque; mais elle payera : la fameuse soirée doit la relever. On y jouera, et, sans compter le bénéfice de la *cagnotte*, du dessous du chandelier, elle fera connaissance avec quelque richard trop heureux de lui payer ses dettes... »

M. de la Bédollière s'est demandé ce que de viennent les filles folles de Bréda-Street. « En voyant se démenter ces danses effervescentes, rieuses, pimpantes, dit-il; en voyant avec quelle verve exubérante elles sautent, chantent, vocifèrent, se fauillent dans les groupes, échantent des quolibets, il ne vient pas d'abord à l'idée que l'âge puisse avoir raison de cette forte jeunesse. De l'enquête ouverte par l'écrivain que nous citons, il résulte qu'au bout d'une période de vingt ans, sur cent lorettes domiciliées dans le quartier Bréda, on en comptait :

|                                                                                                    |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Mortes prématurément de phthisie, de péricorité et autres affections chroniques ou aiguës. . . . . | 17 |
| Inscrites. . . . .                                                                                 | 18 |
| Employées au service de la précédente catégorie. . . . .                                           | 8  |
| Proxénètes. . . . .                                                                                | 6  |
| Dames de compagnie et chaperons à l'usage des débutantes. . . . .                                  | 8  |
| Femmes de ménage. . . . .                                                                          | 6  |
| Épileuses. . . . .                                                                                 | 3  |
| Louuses de chaises. . . . .                                                                        | 2  |
| Revendeuses à la toilette. . . . .                                                                 | 9  |
| Emigrées pour l'Australie ou la Californie. . . . .                                                | 4  |
| Ayant fait des économies et retirées à la campagne. . . . .                                        | 3  |
| Mariées avantageusement à des étrangers. . . . .                                                   | 2  |
| Mariées en France. . . . .                                                                         | 2  |
| Somnambule extralucide, donnant des consultations. . . . .                                         | 1  |
| Enfermées comme folles à la Salpêtrière. . . . .                                                   | 5  |
| Suicides par ennui ou par misère. . . . .                                                          | 1  |
| Suicide par amour. . . . .                                                                         | 1  |

Chiffre égal. . . . . 100